

LA RUE D'ENFER

(Texte reçu le samedi 20 mars 2010)

La rue République n'était pas la rue d'Aubagne. Mais c'était dans cette rue que j'avais beaucoup d'amis, qui, en dépit d'avoir un appartement où ils vivaient tant bien que mal, étaient des gars de la rue.

Pas vraiment des voyous, vous voyez.

Des marginaux, des excentriques, des sauvages qui s'électrifient le cerveau avec de la musique de dégénérés.

Est-ce que ça a de l'importance pour les gens normaux. Ceux qui cultivent leur jardin intérieur, en faisant des figures de yoga leur permettant de sauvegarder le plus longtemps un certain cycle ?

Les gens normaux ne voient pas ce genre de chose. Les gens normaux font semblant de ne pas voir et puis après ils ne voient plus ; parce que c'est pour la plupart ce qu'ils ont voulu.

Moi, je voyais. Je ne sais pas si je vois toujours pareil car après ce qu'il y a eu là bas, pas très loin de la mer, à l'autre bout de la rue, je ne sais pas si je suis restée la même.

« *Patricia.*

Je vais te présenter Roland. Je suis sûr que vous vous entendriez tous les deux. »

C'était Thierry, le grand iguane décharné aux cheveux et aux gestes raides qui me passait un coup de fil car, dans les années deux-mille, les gens qui se connaissent passent la journée derrière leur ordi. ou se passent des coups de fil.

« *En bas, on se voit aux Templiers ou Notre Dame Du mont. »*

Thierry vivait chez sa grand-mère et il avait connu Roland aux *Réformés* à l'époque où il fallait être rebelle voire très rebelle pour écouter du Hard Rock.

Autrement dit autre chose que du rap ou du gothique.

Et moi, au seuil des années deux-mille, j'aimais encore le Hard Rock.

Un peu au-dessus de tout ce milieu associatif qui s'apparente un peu plus à de la socialisation qu'à de la vraie vie professionnelle ou aventurière.

Et Thierry était un vrai faux skinhead. Il aimait ces choses de mauvais goûts mais moi, je l'aimais.

Des associations qui servent à apprivoiser ou à affaiblir les gens de la rue. Thierry me fascinait.

Pourtant je ne me droguais pas. Il devait y avoir en moi quelque chose de refoulé correspondant à un je ne sais quoi qui me manquait et qui m'avait toujours manqué.

Moi, j'écoutais la musique mais surtout je peignais et écrivais. Et je croyais que j'étais écrivain. Que ça avait de l'importance pour moi, pour mon destin et pour tout l'univers. Parce que j'y croyais ; et ; que je croyais en l'amour infini. Et à Thierry comme ma sœur croit au mouvement punk qu'elle appelle « alternatif » pour ne pas faire peur aux frileux de Marseille.

Je ne sais pas si vous me comprenez car j'essaye de vous traduire quelque chose en essayant de rester neutre car dans la rue, on ne parle pas comme vous, chers lecteurs.

Pourtant vous me direz un homme est un homme, dans la rue ou dans la campagne.

C'est peut-être vrai mais moi, j'ai vu des choses qui font toute la différence.

Et je ne pense pas que les travailleurs de la rue puissent y changer quoi que ce soit.

Roland quand je l'ai vu, n'avait rien de la personne que j'aurais voulu connaître. Car je trouvais ses couleurs un peu trop effacées.

Mais je commençais un peu à avoir une approche un peu plus résignée de la vie car j'avais déjà pas mal morflé.

Il paraît que je suis folle ; tout au moins c'est ce qu'on m'a toujours dit dans la bande à Thierry et à la maison. Et ceux qui ne parlent pas. Qui parlent avec leur tête.

Que je suis folle parce que je n'ai pas pu endosser un costume standard pour évoluer dans la vie. La vie ?

Le social. Trouver un masque adapté aux circonstances quelles qu'elles soient.

Dans la rue, je n'y ai pas appris que la phobie sociale.

Je voulais aller au bout de mes rêves. Je ne voulais pas que mes parents ou des travailleurs sociaux pensent à ma place.

J'avais le pouvoir de rêver. Et on le savait. Et il y avait quelqu'un qui voulait que ça cesse. Quelqu'un qui m'en voulait d'exister.

Je ne suis pas Lou Reed pour vous parler de la rue avec brio mais je vais essayer de vous parler d'un truc qu'il y a eu.

J'avais un drôle de trip à l'époque. Ce n'est pas si récent mais pas assez lointain pour en parler avec suffisamment de détachement que l'assurance due aux choses anciennes implique.

Mais on était beaux, on était quelque chose.

Mais tout était en train de changer autour de nous et il fallait à chacun beaucoup de force et de passion pour ne pas se faire coincer et mettre dans une case trop serrée qui nous empêcherait un jour d'être soi-même.

Mais l'ennemi avait déjà placé ses pions. Les travaux du futur tramway commençaient à défigurer Marseille qui ne ressemblait plus qu'à une taupinière défoncée.

Les bus roulaient et il fallait déjà une sacrée patience et un certain détachement pour ne pas se sentir mal.

Le rendez-vous fatal avait été fixé.

Je rencontrais Roland au Cours Julien le soir, presque la nuit, avec mon ami Thierry.

Aucun de nous ne travaillait.

On avait la chance de ne pas être aliénés sur ce plan là.

Mais l'inactivité forcée est aussi très douloureuse parfois car on a affaire au regard des autres. La normalité devient presque obligatoire. Et quand on ne peut en faire partie, on devient méchant ou mythomane et bien d'autres choses encore, vous allez voir.

Le bistrot était vaste, propre et clair en dépit de la lumière extérieure qui baissait à mesure que la conversation avançait.

De toute façon, je savais que ça n'irait pas. Et pourquoi ?

Je n'aurais peut-être pas dû.

Mais à quoi servent les regrets ?

Thierry arriva à l'heure et Roland aussi.

Thierry prit un Vittel fraise. Toujours aussi joli, Thierry mais avec quelque chose en lui qui sentait la mort, la tristesse, la révolte et les premiers syndromes d'impuissance de l'enfant terrassé par la menace de l'âge adulte.

Thierry, la vie saine. Ne pas boire d'alcool, ne pas fumer, manger sain (tout au plus ce que lui préparait la femme de ménage de mémé payée par la sécurité sociale) et ne pas fréquenter les junkies ni les Arabes. Tu vois. Roland était junkie et on me l'avait dit et redit. Et Karim, un des plus intelligent de la bande à Thierry et qui était déjà venu dans mon lit, était Arabe.

Des junkies, j'en avais connu aux *Réformés* et à *la Plaine*.

Je ne suis pas une femme ordinaire et j'ignore si je peux être à nouveau encore longtemps fréquentable.

Et Thierry le savait et Karim aussi ; mais moi, je me foutais de ce que l'on pouvait penser de moi. Pas comme lorsque je mettais le T-shirt à tête de mort qui faisait peur aux couples de chrétiens évangéliques.

Il est loin, le T-shirt et elle est loin, l'église évangélique.
Thierry m'enviait.
Et je le savais. Mais je n'avais pas trop envie d'y penser.

Roland portait une tenue assez sobre et décontractée mais il avait quelque chose qui n'allait pas. Quelque chose de peu banal et qui pouvait éventuellement donner froid dans le dos des personnes sensibles qui ne sont pas beaucoup sorties de chez elles.
Mais moi, je voulais du sensationnel. J'écoutais Judas Priest et je faisais du slam. Et je collectionnais les mecs bizarres, tu vois.
J'aimais toute cette imagerie glauque et underground de Judas Priest et je me l'étais faite mienne sans avoir pris de buvard.
Roland portait une coiffure étrange mais que l'on ne pouvait pas qualifier de démodée car elle était faite pour lui. A sa mesure.
Et tout en lui, en dépit de certains signes de faiblesse et d'usure était en osmose avec sa personnalité profonde.
Lui, un junkie ? Et alors ?

Nous bûmes du whisky.

Roland avait amené deux énormes classeurs avec lui pour me montrer ses belles choses surannées. Un des Doors d'un rose fuchsia violet de très bon goût et l'autre gris, classique de Judas Priest.
Les deux énormes compilations de textes et d'images semblaient être des réservoirs de rêve de toute une vie.
Est-il nécessaire d'être un junkie ou de souffrir pour déjà à partir du rock créer quelque chose d'aussi monumental. Monumental et parfaitement inutile et inintéressant pour les gens normaux.
Judas Priest et les Doors, tu vois.
Rien de tout à fait inoffensif. Et, moi aussi, j'aimais ça, tu vois. Deux mondes tout à fait différents, presque divergents comme mon strabisme.
Et il portait tout ça en lui, avec lui, autour de lui. Mais une chose me faisait peur, me faisait mal, et je ne pouvais courir loin de lui, loin de ça...
Et Thierry était témoin et auteur de cet horrible drame. Il allait s'en délecter lors des méchantes réunions chez Karim.
Ce brave Karim !
Mais moi, j'avais voulu essayer et j'avais acheté la lame de rasoir que je porte encore parfois autour du cou comme une cicatrice de guerre.
Comme par hasard elle se trouvait là, chez ce minet branché d'origine kabyle.
On trouve toujours des choses bien étranges chez ces gens-là. Ils ont comme un sixième sens pour parler aux gens de la rue. Ceux qui aiment l'adrénaline.
Et je l'avais acheté juste avant d'y aller et j'avais peint mes ongles en noir

et mes cheveux en rouge sombre.
Comme quoi, tout en le redoutant, ce rendez-vous m'intéressait déjà.

Roland avait l'air de ces personnages de romans. Je ne sais pas si ce sont plutôt ceux de Maupassant ou ceux d'Hermann Hesse.
Son visage était impressionnant.
C'était celui d'un être à la fois noble et sauvage.
Celui de quelqu'un d'infiniment jeune mais aussi d'assez vieux. Avec une intelligence redoutable mais gauchie par la vie.
Un vagabond, un transfuge, un réfugié de je ne sais quelle terre ou planète inconnue avec cette ironie, cette nostalgie et cette mélancolie ; quelque chose qui fait mal et qui fait peur.
Et ce que j'en avais reçu était terrible mais fascinant.
J'y retrouvais un semblable mais avec un zeste d'hostilité cachée. Une hostilité comprimée en un seul point et qu'il me fallait manier avec précaution pour ne pas que ça se mette à éclore et que ça ne m'explode à la gueule !

Thierry parlait de façon à modérer le dialogue. Je veux dire qu'il babillait juste pour que la chose ait l'air si dérisoire, si inoffensive. A la manière d'un représentant de commerce qui fait mine de ne pas être « commerçant ».
J'étais dans le trip. Pourtant ça faisait un moment que le trip tournait mal et que je ne parvenais pas à vouloir en sortir. J'aimais ce groupe d'adolescents attardés.
J'aimais cette manière de vivre et de voir assez décalée pour ne pas dire barrée.
C'est dans ce milieu et non dans celui plus cruel des junkies que j'avais contractée cette étrange maladie devenue maintenant assez banale qu'on nomme la dépendance affective.
La dépendance affective lorsqu'elle atteint ses sommets, se rapproche presque du syndrome de Stockholm. Elle a trouvé un terrain propice à son expansion. Le sujet ne peut plus partir. Sa survie en dépend.
J'avais pourtant connu bien autre chose mais là, il y avait une étrange fascination qui allait avec la musique mais dont l'influence allait bien au-delà.
Mais en moi-même j'avais suffisamment d'assurance. Non, l'assurance de l'imbécile ou de l'idiot mais celle ô combien plus noble qui est celle de la passion... de la sublimation.

J'avais dû boire deux ou trois verres. Je ne fumais plus ou très occasionnellement.

J'avais connu un bouddhiste avec qui je faisais une pratique de

mantras pour atteindre un certain but. Le but pouvait changer mais les résultats de cette façon de prier étaient souvent probants. Pourquoi avais-je quitté le Christianisme ? Ça me semblait si étroit et puis la famille avait un peu trop insisté.

Et puis, je n'y croyais plus même si le principe est le même. La prière est cet élan mystique où les murs de la réalité tombent et où le subconscient finit par s'exprimer librement, peu importe le but.

J'avais le cœur rempli de fleurs dont la plupart étaient effrayantes et métalliques mais c'était de belles fleurs puisqu'elles avaient été créées par amour.

La créature en face de moi reflétait cette vision que j'entretenais avec moi-même et mon subconscient. Et elle reflétait aussi toutes les autres rencontres que j'avais faites depuis des années et des milliers d'années.

« *Et après, où tu vas, Roland* » dit Thierry avec cette manière hautaine, savamment cultivée et théâtrale. Une manière à la « j'aurais aimé »

Tu vas retourner voir les ivrognes ?

- Non, je vais aller voir les députés. »

La réponse était assez rigolote mais cela m'inquiétait déjà.

Ça résumait tout le drame. Thierry qui était un imbécile, s'en sortait toujours en nageant comme un liège au (dessus de l'eau et Roland intelligent et charismatique perdait sa vie, son intelligence et son talent dans une surconsommation d'alcool immodérée et dans des compagnies médiocres.)

Je le trouvais déjà attachant mais peu sécurisant et je me méfiais de mon côté con, tu vois. Mon côté idéaliste.

L'alcool n'avait pas attaqué ma lucidité, juste mon sens de l'équilibre physique. Nous payâmes l'addition et je partais avec le classeur mauve des Doors. Je me sentais un peu coupable comme si ma mère ou mon ange gardien me regardait honteusement.

Personne n'y prenait garde. C'était accidentel.

J'étais le dindon de la farce.

Mais quelle désinvolture. Je n'en souffrais pas, pas encore, pas tout-à fait, tu vois. Pas comme j'en ai parfois et assez souvent l'habitude lorsque certains petits détails font à nouveau saigner mon écorchure.

Accidentel, oui, c'est ça ? Un accident d'ailleurs savamment provoqué !

Merci !

Je vais aller me refaire un café. Je mettrai aussi un peu de musique pour mon cerveau asphyxié.

Je ne suis pas une oie blanche et je ne sors pas de l'œuf. Judas Priest et les Doors, ne sont pas des chants de messe et quand on aime ça, on peut trouver le bonheur dans ces endroits que d'autres nommeraient l'enfer si l'on n'y prend pas garde. Mais moi, je m'en

foutais.

Je n'ai jamais choisi les choses en fonction des autres. Je ne le faisais pas non plus pour me démarquer, mais la carte de visite Judas Priest m'excitait encore plus que celle des Doors et l'amalgame des deux pouvait devenir quelque chose de bien sympathique !

L'enfer de la grisaille routinière allait enfin pouvoir s'illuminer.

Ça aurait pu être plus grand, plus beau, plus noble, mais quelque chose que j'avais eu du mal à manœuvrer, s'était mis en place et c'était comme ça ou bien je devais quitter. J'avais le classeur, le classeur des Doors et une certaine appréhension.

Putain ! j'avais pas vu le coup venir. Tout le monde l'aurait vu, sauf moi.

J'avais besoin de quelque chose d'interdit.

Étais-je à la hauteur de l'épreuve. Assumer quelque chose de cette importance ?

J'ignore si j'en avais déjà toutes les données.

Quand on traîne avec le méchant, il ne faut pas être naïf, non plus. Je savais déjà que Thierry me tolérait mais qu'il ne m'avait jamais acceptée. Pourquoi ? ... Mais moi, je croyais que les choses peuvent changer et s'arranger. C'était là, l'erreur à ne plus commettre. Mais l'être humain a cette fâcheuse tendance : récidiver sans cesse les mêmes erreurs.

Je savais d'entrée que de la part de Thierry, c'était un défi. Et moi, je relevais le défi. Non pas pour plaire à Thierry mais peut-être par dépit.

J'avais tout pour réussir.

Thierry le savait. Et les autres avec lui aussi.

Je l'avais vraiment sous-estimé.

Pourtant j'avais connu pire, mais j'avais peut-être momentanément et avec mon consentement, perdu la mémoire.

L'ennemi m'avait tendu un piège grossier, profitant de mon désœuvrement momentané.

J'imagine bien la frimousse narquoise de Francis le gauchiste en lisant mes mots. « *Mais il faut être un idiot pour dire des choses pareilles* » ; « *Est-ce qu'un Sartre ou un Breton aurait dit où écrit des choses comme l'ennemi ou la fatalité* ». Lui, avec sa grande gueule et son nez mutin de vieil enfant qu'on va bientôt mettre dans le trou, qu'il fasse ou non l'hystérique ou le truculent.

Francis, mon pote qui me torpille des ronds et qui dépasse les bornes, connaissant presque toutes les règles du jeu.

Il aurait pu devenir célèbre, Francis, mais, lui aussi, avait en lui un ennemi.

Quelqu'un qui partageait tous les gestes de sa vie mais qui n'a pas voulu qu'il s'en sorte comme il aurait pu, comme il aurait dû, tu vois. Des génies en miniature. Des gens simples, des gens de la rue, des illustres

inconnus.

Francis, le cancre de la classe qui avait connu des années lumineuses avec des Ferré et des Aragon et même rencontré André Breton à Paris.

Et le destin avait voulu que je le rencontre lui-aussi.

Mais là, avec Thierry sur le chemin du retour, je ne pensais plus à rien de tout cela. Ni à Francis, ni à Ferré, ni à Breton ou Aragon.

Mais moi, là, je m'en foutais de Ferré, de Sartre, d'Aragon et d'André Breton.

Ça faisait partie d'un autre monde.

Saoule dans la rue avec Thierry pour seule compagnie. Thierry qui filait du mauvais coton et qui, en dépit de sa lâcheté chronique, en était si fier.

« Je vais faire tomber Patricia Slayer » Tout le monde sera content !

Qui était ce monde ?

Il m'amena chez Striker le black qui vend des disques et des T.shirts de Heavy Métal. Pour le narguer aussi et pour lui montrer que j'étais sur la mauvaise pente. En train de sombrer et ce n'était que le tout premier pas. Il avait utilisé son charme ou plutôt son ascendant - tu vois ? - pour accomplir son forfait.

Dans son milieu, tout le monde se moquait. Il se sentait si ridicule, Thierry, si minable, si misérable. Il allait maintenant réparer ça en faisant montrer la Slayer du doigt. Cet arrogante, cette imbécile, cette impudente fille à grande gueule.

Je n'avais jamais eu ce genre de problèmes avec les drogués. Les junkies de Marseille, ceux de *la Plaine* ou *des Réformés*.

J'ai toujours été une femme aimée, regardée, estimée en dépit des hauts et des bas et aussi des épreuves et j'avais plus ou moins appris à m'aimer. Seulement lorsque les choses marchaient bien, je trouvais ça tellement naturel, tu vois.

Non, tu es sûre ? T'as jamais eu ce genre de problèmes ? Tu crois. Et l'autre qui est mort chez toi ? Patricia ? Tu t'en souviens plus ? Tu te moques ou quoi ?

Non oui, mais bon !

Je n'ai pas plongé, je ne l'ai pas tué. Ce sont les autres qui ont voulu qu'il meure chez moi. Et toi, Patricia ?

Ben moi, j'ai changé. Je suis devenue gaga. Mais c'est pas grave, maintenant ça va. T'es sûre que ça va .

Ah ! oui, et bien puisque ça va, on va continuer comme ça.

D'ailleurs, là, je n'y pensais plus, la plaie avait peut-être eu le temps de cicatriser. Ce ne sont plus des années que tu gâches mais des dizaines d'années. Tu appelles ça être sensible, toi ?

Moi, j'appelle ça être complètement nase.

Il y a des milieux, il y a des gens, il y a des endroits ou il ne faudrait pas mettre les pieds à l'étourdie, tu vois.

Mais j'avais le courage du fou. Celui qui fait que l'on va voir le lion, pour lui apporter le bifteck en le caressant gentiment.

Puis il y a les choses que l'on aime, celles que l'on a au fond du cœur et que l'on regrette si on ne va pas au bout de sa relation.

Le milieu de Thierry et celui d'Adrien et de Jean-Philippe et de l'autre Thierry n'était pas le même.

Mais on pouvait schématiser la chose avec des symboles et des images récurrentes. La fureur de vivre, la volonté d'être un déviant et cette fameuse révolte artistique sur fond de Rock n' Roll échevelé.

Je ne suis pas à la recherche de lieux communs destinés à rassurer mon lecteur.

Je m'en fous d'ailleurs. Sinon, ce n'est plus la peine.

Si c'est pour devoir se refroidir autant ne plus rien dire du tout.

Autant que possible, ne plus exister.

Roland n'avait pas hésité avant de me rappeler pour me revoir.

Il ne fallait pas hésiter évidemment. Tout avait été fait soigneusement.

J'ignore ce qu'il avait promis de faire pour Thierry en échange de ce contrat.

J'avais fumé quelques joints. Je ne me souviens plus qui m'en avait donné. Certainement pas Thierry pour qui tu es un « junk » lorsque tu allumes une Camel.

J'avais beau faire, ça n'allait pas. Je me sentais traquée, en porte-à-faux et je n'arrivais pas à en parler. Est-ce que d'ailleurs je connaissais quelqu'un de fiable ? En parler à son psy ? Ma foi. Tout dépend de la crédibilité que l'on peut avoir envers un psy ou un curé. Un préposé à un système peu intéressant dans une société au bord de son effondrement ! J'aurais pu, pour m'en départir faire un slam ou une soirée slam dans un café-théâtre destiné aux bobos, pourquoi pas ? Mais je ne pouvais pas, ne voulais pas. Comme disait Nada dans un de ses textes « *Trop de solitude, peut-être. Mal d'être dissimulé par les attitudes calculées du paraître. Des saloperies de clichés dans lesquels on fonce tête baissée faute de faire tête bêchée.* »

Nada, à l'époque, je l'avais souvent sur ma platine, et on avait déjà chanté sur scène plusieurs fois. Tu vois. Et Roland n'aimait pas Nada.

Il n'était pas comme les autres camés que j'avais eu la chance de rencontrer sur le bitume marseillais.

Nada faisait partie de ma part de bonheur.

Ces choses qui font que lorsqu'on va mal, on ne touche pas le fond du fond parce qu'on se dit « *Putain ! Nada, ça fait du bien.* »

Même si on sait que c'est éphémère et que la vie ne se limite pas à ça.

Ces moments bénis avec le slameur Nada, je les ai eus. C'était moi, Patricia, sur scène dans les petits bars branchés avec Nada.

Roland ne voulait pas.

Thierry lui avait recommandé qu'il ne fallait pas que je m'en crois, tu vois, mais je ne m'en croyais pas. Je voulais Judas Priest et tout ce qu'il y avait derrière en-dessous au-dessus et en dedans, tu vois. Et ça se passe souvent très mal, tu vois, même si ça vaut encore et toujours la peine.

Souvent, voilà. Mais moi, je n'en voulais pas du souvent. Je n'ai jamais été quelqu'un du souvent.

La nostalgie aussi, il faut l'accepter comme la honte, la haine et la culpabilité.

J'ai mal.

Judas Priest sur la platine, je ne veux pas baisser le son. Non. Baudelaire et Stephen King sont contents de moi. Peut-être.

Je ne veux plus me calmer les nerfs là-dessus, tu vois.

Tant pis.

Un peu de sel sur la blessure, juste pour se sentir vivante. Comme ça.

Je ne veux pas mourir. Pas maintenant comme ça lentement, connement.

Je ne veux pas m'éteindre même si tout ce que je vis et tout ce que je fais ne contribuerait qu'à m'étouffer.

Les verres de café au micro-onde, les briquets, les clopes, les cendriers.

Presque heureuse d'être au bord de l'agonie !

« Worth fighting for »

« Ça vaut la peine de se battre pour ça » !

Va-z-y !

On en aura peut-être encore le vin tardif.

Il revint me voir. Je ne me souviens plus si c'était au tabac du coin, loin du centre ville ou bien chez moi. On s'en fout.

Thierry avait commis le pire. Le mieux qu'il ait encore pu faire dans sa pauvre existence malingre autant que végétative.

Action-réaction. J'ignore tout ce qui avait pu se dire. Je n'étais pas encore hallucinée.

Le fait est que nous devînmes amants. Et je l'aimais. Pour toute une éternité.

Des amants maudits.

Thierry s'était excusé en pleurant.

Les travaux du tramway continuaient. Ma psychothérapie aussi. Une lente capitulation. Je l'aimais mais je n'y pouvais rien. Mais ça n'avait pas été naturel, tu vois.

Je me sentais traquée par son regard d'oiseau de proie.

Il se foutait de ma gueule. C'est sûr mais moi, je ne voulais pas le voir comme ça. Non, surtout pas. Je voulais continuer ce rêve d'absolue jusque dans les profondeurs de l'infini.

Angel sur la platine ; laissons passer un ange.

Merci.

Ça y est.

Les toiles que je peignais avec frénésie, les mots que je disais, que j'écrivais. Et cette joie instinctive que j'avais quand je le voyais entrer.

Il y avait du feu jusque dans mon corps. Tout s'enflammait, s'illuminait.

On était dans un paradis indien au milieu des flammes.

Un état où plus rien d'autre n'existait.

Mais lorsqu'on sortait ensemble dans la rue, au soleil, c'était différent.

J'étais avec un homme différent.

Lui-aussi peignait et écoutait de la musique.

Chez lui c'était beau avec ces beaux murs blancs. C'était beau comme l'enfance, comme l'innocence comme l'éternelle adolescence.

Il y avait ses toiles sur ces murs blancs.

Des toiles qui représentaient des paradis perdus et aussi et surtout la souffrance, la déchirure, la souillure, la torture des mondes interdits. Des mondes de la rue, la violence, la prison, la prostitution, tout cela mais dans cette joyeuse extase du sucre candi des bonbons interdits, des bonbons des anges de la rue.

Comment puis-je décrire ses toiles maintenant qu'il n'est plus là ? Qu'il ne reviendra pas ?

Comment dépeindre ses yeux maintenant que les miens ne le voit plus. Roland, mon démon, le frère de Sid Vicious ? Avec sa coupe de cheveux bizarre qui le faisait ressembler à un oiseau étrange.

Non, ne vous inquiétez pas. Ça va.

Ma part angélique a gardé le meilleur de nous. Je vous dis que ça va.

Même si vous ne m'entendez pas; je ne veux pas pour le moment baisser le son. Plus tard, peut-être.

Oui, ça va.

Dehors, il pleut peut-être.

Demain j'irais acheter le pantalon gothique chez Alissea, peut-être. Sans lui comme toujours désormais maintenant, sans lui dans la rue qui a connu nos secrets.

Les choses vont finir par s'arranger. Demain...

Oui, c'est sûr, quand on est intelligent, les choses peuvent toujours s'arranger.

On a dû s'aimer, se détester, se revoir, se quitter un millier de fois.

Puis un jour c'était fini. Je l'ai senti. J'ai accepté que ce soit fini pour toujours même si je devais en souffrir le restant de ma vie ; plus que de son affreux rire que je déteste.

Ce n'était pas lui que je voulais détester ni même cette chose que j'avais vue ou plutôt sentie chez lui. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Les choses des profondeurs les savent et j'ai fait l'erreur de vouloir les invoquer. J'ai voulu lui infliger une leçon, quitte à perdre mon orgueil et/ou le maintien dans lequel j'avais voulu me confiner ; afin de pouvoir donner au change !

Non, je n'ai jamais pris de drogue avec lui. Du moins je ne l'ai pas su. Je ne l'ai pas vu.

Je buvais un peu par solidarité avec lui et on faisait l'amour ensemble de longs après-midi.

Il était aussi accro' que moi mais il ne me parlait pas avec les même niveaux, ni les mêmes élémentaux que moi. Quelque chose était faussé mais je l'ai vraiment aimé.

Il revenait, je revenais, mais on n'a pas eu de chance, tu vois.

Je n'aime pas qu'on me parle mal, tu vois, ni qu'on me regarde comme ça. Toujours garder la maîtrise, le contrôle, tu vois ; et ces petits cons de copains qui venaient quand on était assis en terrasse au soleil et dont le regard me passait au travers comme s'ils ne me voyaient pas, tu vois.

Il avait toujours cette dignité théâtrale. Ce que Jim Morrison nomme la Soft Parade.

Et moi, j'avais l'impression de ne plus exister, de ne plus avoir le droit de ne rien faire, de ne rien dire. C'est d'ailleurs ce qu'une femme doit toujours constamment accepter par amour pour son homme ; mais ça, on oublie, car ce sont des conneries destinées à des femmes et à des hommes.

Peut-être suis-je masculine ? Futuriste ? Émondée, mais ce ne sont pas des choses pour moi, mais moi, je l'aimais. Je crois que j'ai dû être maudite, envoûtée, mais peut-être que déjà dès le départ nous étions d'ailleurs. Il ne faut pas mettre ça sur le compte de la maladie sous prétexte de lâcheté sociale, les choses qui sont différentes parce que d'un autre niveau, tu vois.

Ils venaient, ces merdeux, pour la drogue, je le sais. Et on s'était déjà disputés et même battus parce que contrairement aux autres camés de *la Plaine* ou *des Réformés*, il disait que c'était bien de prendre de la drogue. Et il disait que c'était bien de coucher sans capote.

Prendre du L.S.D. Avec quelqu'un qui te prend de haut comme un cobaye alors que lui n'était que le cobaye de Thierry. Thierry le salaud de néo-

nazi qui lui n'était que le cobaye de la rue, cette rue maudite où presque tout le monde a été expulsé et dont les portes scellées portent les placards de ce que l'on va y construire.
Une rue morte à tout jamais.

On lui avait trouvé une nouvelle copine, un travail, un avenir normal, une télé à écran plat, un job de cuisinier, des promenades en voiture avec elle et peut-être avec Thierry.

Les démons lui ont donné tout ce qu'ils ont pu, mais un matin de printemps je n'y ai plus tenu.
Je sais, c'est pas bien du tout. La rupture, c'était moi qui l'avais provoquée ; mais je ne l'avais pas vraiment voulu.

Alors un soir il m'avait dit :
« *Non, mes photos de nus, c'est pas pour les peindre, grosse salope. C'est pour ton cul* » ; alors je n'en ai pas dormi de la nuit car je n'en pouvais plus.

Le lendemain, j'ai mis le feu, non seulement à sa maison dont la porte restait désespérément fermée, mais à toute la rue. J'attends que les brûlures cicatrisent. C'est déjà en bonne voix. J'entends des voix venues de nulle part, les voix ténues de quelques fantômes de la rue. Des voix qui me parlent, qui m'insultent, qui me vénèrent même parfois. Qui m'appellent dans le noir où j'écris sur mon petit ordi. L'infirmier va passer.

Mais je ne sais pas ce qui fait le plus ou le moins mal. Si ce sont les séquelles des coups de full-contact qu'il m'avait donnés, les mots blessants qu'il avait eus, les drogues que l'on m'a administrées ou bien le reste, tu vois, la jalousie, la calomnie ou si tout simplement c'était, la rue...cette rue.

L'infirmier a dit

« *Ça peut aller* ».

Demain, j'irais acheter ce beau pantalon noir gothique avec ces chaînes et ses crochets. Quitte à encore faire un gros trou dans mon budget.

Écrit le 14 mai 2009

à Marseille.

© **Patricia MANIGNAL**

http://www.jj-pat-rey.com/JJ-REY_NEO/index-publi-2013.html